
**Mémoire présenté au Comité
permanent de la science et
de la recherche de la
Chambre des communes**

**Recherche et publication
scientifique en français**

Richard Marcoux (Ph.D)
Professeur titulaire
Directeur de l'Observatoire
démographique et statistique de
l'espace francophone (ODSEF)
Faculté des sciences sociales
Université Laval

Québec, 23 novembre 2022

Aux membres du Comité permanent de la science et de la recherche,

Je suis professeur titulaire à la Faculté des sciences sociales et directeur du Département de sociologie et de l'Observatoire démographique et statistique de l'espace francophone (ODSEF) de l'Université Laval. C'est à titre personnel que je m'adresse à vous et ce, sur la base de mon expertise de plus de 30 ans dans le domaine de la recherche scientifique. J'ai siégé et je siége encore sur plusieurs comités de rédaction de revues scientifiques, en ayant dirigé une pendant sept ans. J'ai également participé à plusieurs comités d'évaluation de la recherche au Canada, en Europe et en Afrique. Même si le temps m'a manqué, compte tenu des délais très courts pour le dépôt d'un mémoire, il me fait plaisir de vous transmettre ces quelques réflexions et les recommandations que je fais en conclusion. Je tiens à préciser que j'ai puisé dans plusieurs de mes travaux qui se sont intéressés aux enjeux de la diffusion des connaissances scientifiques dans les domaines des sciences sociales et humaines et que j'ai notamment tiré de nombreux extraits d'un article que j'ai publié dans la revue *Recherches sociographiques* en 2019 et qui s'intitule « Deux solitudes ou One and a half ? La langue des articles cités en bibliographie comme illustration des pratiques scientifiques en sciences humaines au Canada ». On pourra le consulter afin d'obtenir des détails sur ma démarche, ce qui m'était impossible de préciser ici dans le cadre de ce court mémoire.

On sait que le milieu de la production du savoir en français est traversé par différentes tensions depuis plus d'une vingtaine d'années, tensions qui ont fait l'objet d'échanges et de débats au Québec mais également en France et ailleurs (Larivière et Desrochers, 2015; Marcoux, 2015; Minon et al., 2015; North 2011)¹. On peut identifier trois éléments distincts qui produisent ces tensions qui, réunis, peuvent conduire à entraver fortement le développement de la diffusion des savoirs scientifiques francophones.

1. D'abord, indépendamment des enjeux linguistiques, il faut reconnaître que la production d'articles scientifiques sur des supports numériques a complètement bouleversé les pratiques de diffusion des contenus, comme c'est encore le cas - évidemment à une échelle nettement plus large - pour les grands médias d'informations et pour ce qu'il est convenu d'appeler l'industrie culturelle. Des revues québécoises ont toutefois pu profiter ainsi de l'élargissement de leur lectorat en devenant accessibles à l'échelle de la planète (Marcoux, 2013). Elles ne sont toutefois pas seules et se retrouvent aussi en compétition avec d'autres revues, notamment celles diffusées par les grands éditeurs commerciaux qui disposent de nettement plus de moyens dans ce qu'il est convenu d'appeler le marché de l'édition scientifique

¹ Il faut écouter la table-ronde à laquelle Tanja Nieman, Yves Gingras et moi avons participé sur le thème « La science en français » à l'émission « Les années Lumière » à la radio de Radio-Canada le 20 mars 2016 ([à partir de la 19^e minute](http://ici.radio-canada.ca/widgets/mediaconsole/medianet/7461764)) <http://ici.radio-canada.ca/widgets/mediaconsole/medianet/7461764>

(Farchy et Froissart, 2010; Epron et Vitali-Rosati, 2018). Il faut ainsi reconnaître que l'élargissement du lectorat de nos revues québécoises, bien que réel, peut toutefois paraître bien insignifiant lorsque comparé à celui de ces grandes revues scientifiques internationales de langue anglaise qui ont davantage profité de la diffusion électronique pour imposer des quasi-monopoles (Minon et al. 2015; Lemerrier, 2015).

2. Par ailleurs, ces transformations de nature davantage technologiques surviennent au moment où les administrations de la recherche mettent en place des mécanismes de suivi et d'évaluation qui reposent sur la construction d'indicateurs de performance (Wouters et Costas, 2012). Les index de citations conduisent ainsi les chercheurs, les laboratoires et les équipes de recherche à développer des stratégies afin de performer et s'assurer d'améliorer leurs scores (Gingras, 2014). Il s'ensuit différentes dérives qui, dans plusieurs domaines, vont souvent largement désavantager les revues disciplinaires et de recherche fondamentale, comme nous l'avons déjà illustré pour cette discipline qu'est démographie (Marcoux, 2013).
3. Enfin, à travers toutes ces tensions émergent aussi les enjeux de la production et de la diffusion des savoirs dans une langue donnée, l'anglais, présentée comme la seule et unique langue de la science, une idée qui se serait imposée de plus en plus au cours des dernières années (Séguin, 2014; Héran 2013). Évidemment, plusieurs s'inquiètent des effets pervers de cette tendance au monolinguisme dans la production des savoirs.

Comme l'a si bien souligné le professeur Yves Gingras lors de sa parution devant votre comité, cette anglicisation de la science semble toutefois suivre des chemins différents selon les disciplines scientifiques. Le cas du Québec l'illustre très bien.

« Il existe des différences appréciables entre les pratiques de publications des chercheurs des différents secteurs disciplinaires. En sciences biomédicales et en sciences naturelles et génie, ce sont respectivement près de 87 % et 69 % des chercheurs qui ne publient aucun article au Québec. Dans les sciences sociales et humaines et les arts et lettres, cette proportion chute à près de 35 % et 30 %. Ces deux secteurs disciplinaires disposent d'ailleurs d'un nombre beaucoup plus important de revues, soit près de 90 % de l'ensemble des titres québécois. »
(Godin, 2002, p. 490)

Des travaux plus récents sur les sciences sociales montrent toutefois que l'anglais comme langue de publication scientifique gagne passablement de terrain dans plusieurs disciplines des sciences sociales et humaines au Canada, notamment en science politique (Rocher et Stockemer, 2017) et en sociologie (Warren, 2014).

En somme, la combinaison de trois éléments présentés plus haut - diffusion sur support numérique, enjeux de l'évaluation et anglicisation de la recherche scientifique - conduit

à un paradoxe étonnant, comme le relèvent fort justement Vincent Larivière et Nadine Desrochers :

« Bien que l'augmentation de la part de l'anglais dans la diffusion des travaux en sciences sociales et humaines au sein des revues étrangères puisse être la conséquence d'une certaine internationalisation des objets d'étude de ces disciplines, le fait que les revues nationales s'anglicisent suggère plutôt que ce changement de pratiques est dû à cette quête de visibilité, de l'indexation et de la citation, qui n'est pas étrangère à une certaine conception de l'excellence scientifique. On se rapproche ainsi de l'absurde situation où, à des fins d'évaluation de la recherche, les chercheurs en sciences sociales et humaines écrivent et lisent leur société, leur histoire, leur économie ou leur système politique, à travers le prisme d'une langue étrangère. » (Larivière et Desrochers, 2015)

L'étude de la production et de la diffusion scientifique au Canada permet justement de comparer les pratiques des chercheurs en sciences sociales et humaines qui oeuvrent en principe à partir d'univers linguistiques distincts. En effet, avec ses institutions scientifiques, ses universités et ses revues anglophones d'une part et francophones d'autre part, le Canada et le Québec offrent un terrain particulièrement intéressant pour identifier certains des modes de fonctionnement et d'échanges au sein de différentes communautés scientifiques. Est-ce que l'expression *Two Solitudes*, rendue populaire en 1945 par le romancier canadien Hugh MacLennan, s'applique pour les deux communautés scientifiques linguistiques canadiennes?

Qui citez-vous dans vos publications scientifiques? Et dans quelle langue?

La publication d'un article dans une revue scientifique oblige nécessairement son ou ses auteurs à faire le point sur ce que l'on a écrit et publié sur le thème de recherche qui est traité. Cette synthèse de la littérature s'inscrit en quelque sorte dans la structure de la preuve de toute démarche de recherche et permet d'illustrer l'apport original ou nouveau de l'article publié (ou soumis) et que l'on résume souvent par cette fameuse expression qu'est «la contribution à l'avancement des connaissances ».

“Initially we can say a review of the literature is important because without it you will not acquire an understanding of your topic, of what has already been done on it, how it has been researched, and what the key issues are. In your written project, you will be expected to show that you understand previous research on your topic. This amounts to show that you understood the main theories in the subject area and how they have been applied and developed, as well as the main criticisms that have academic development- of becoming an expert in the field” (Hart, 2008: p.1)

Évidemment, dépendamment des thèmes abordés, mais également des revues auxquelles les articles sont soumis – donc de publics de lecteurs spécifiques - les auteurs puiseront différemment dans la littérature existante. L'examen des corpus des titres en bibliographie des travaux de recherche peut donc s'avérer révélateur des pratiques des auteurs/chercheurs (Cossette, 2016).

Le CRSH m'a sollicité plusieurs fois pour participer à différents comités d'évaluation et en 2007 j'ai participé au comité « Civilisation et environnement » qui évaluait les dossiers des demandes de bourses de doctorat dans les universités canadiennes et relevant des disciplines que sont l'anthropologie, la sociologie, la géographie, la démographie et l'économie politique. Comme c'est encore le cas actuellement, les candidats à ce programme du CRSH étaient invités à joindre à leur dossier une courte description de leur projet en ajoutant une annexe présentant une bibliographie des titres et ouvrages scientifiques en lien avec leur projet de recherche.

Remarquant le peu de titres en français de la part des propositions de recherche des jeunes candidats provenant des universités canadienne-anglaises, mais voulant aller au-delà de cette simple impression, j'ai décidé de me prêter à un exercice systématique qui a consisté à créer une base de données des 366 dossiers de candidatures au concours en relevant l'université de provenance de chacune des candidatures de ce programme, le fait qu'il s'agissait d'une université francophone ou anglophone, l'espace géographique concerné par le projet de recherche (continent, pays, provinces, etc.) et enfin, le nombre de titres dans la bibliographie, en distinguant les titres en français et en anglais².

Les résultats montrent bien que ces nouvelles cohortes de doctorants débutants du Canada ne puisent pas dans les mêmes banques de ressources bibliographiques pour assoir les problématiques de leurs projets de thèse de doctorat. Alors qu'en moyenne on retrouve une vingtaine de titres dans l'annexe bibliographique des projets déposés, et ce, indépendamment du type d'université, on constate toutefois des écarts importants concernant la composition linguistique de ces bibliographies. Ainsi les candidats des universités francophones du Québec comptent 50% de références bibliographiques en français alors que cette proportion est presque nulle pour les dossiers de candidatures provenant universités canadiennes hors Québec. Pour ces dernières, comme pour les candidatures qui souhaitent entreprendre leurs études doctorales à l'extérieur du Canada, 99% des titres des bibliographies annexées à leur projet de recherche sont en anglais.

² L'examen des 366 dossier et des 6 314 titres en bibliographie révèle que les titres dans une langue autre que le français et l'anglais sont très rares (seulement cinq au total dans le présent corpus)

Une analyse plus détaillée montre que les candidats des universités anglophones du Québec ne font absolument pas mieux que ceux des universités du reste du Canada avec 97% des références bibliographiques en anglais.

Bref, l'impression que j'avais pu avoir en parcourant les dossiers à évaluer se voit totalement confirmée par cet exercice simple mais systématique : alors qu'il existe un équilibre presque parfait entre les deux langues de publication dans les annexes bibliographiques des projets présentés par les jeunes apprentis-docteurs en sciences humaines des universités francophones québécoises, la littérature scientifique en français est pratiquement absente de l'exercice de réflexion des jeunes en sciences sociales et humaines des universités anglophones du Québec et des universités du Canada en dehors du Québec.

En fait ces jeunes générations continuent à reproduire tout simplement les pratiques de leurs aînés.

En 1973, Guy Rocher écrivait à propos du métier de sociologue au Canada :

« (...) je ne peux m'empêcher de voir dans ces deux univers socioculturels de la sociologie la confirmation de la « thèse des deux nations » que le gouvernement canadien persiste à refuser. (...) il y a ce clivage entre deux univers de langage et de pensée. Et ce clivage est si profond qu'il distingue deux cultures et deux sociétés. Indépendamment de toute conception politique et indépendamment de l'incertitude qui peut planer sur l'avenir du Canada et du Québec, je crois que, dans l'intérêt de l'avenir de la sociologie (...) les sociologues canadiens de langue française et de langue anglaise devront faire un effort particulier pour abattre ou du moins abaisser le mur de silence qui les sépare » (Rocher, 1973 : 239)

Qu'en est-il 50 ans plus tard? L'examen sur plus de quinze ans (2000-2016) des articles publiés dans deux revues scientifiques canadiennes d'une même discipline des sciences sociales et qui publient dans des langues distinctes, l'une en anglais et l'autre en français, nous permet de confirmer ce que nous avons pu observer plus tôt. Il existe bel et bien des pratiques de recherche différentes chez les chercheurs en sciences humaines selon qu'ils proviennent de l'espace francophone ou anglophone au Canada et au Québec. On a pu constater en effet que dans la démarche de recherche documentaire qui structure l'argumentaire que l'on retrouve dans les articles de deux revues, les chercheurs qui y publient puisent dans des corpus bibliographiques distincts, du moins en ce qui a trait à la langue de publication de ce second corpus³.

³ Précisons que ce corpus se compose de quelques 17 000 références bibliographiques provenant de 500 articles publiées dans les deux revues entre 2000 et 2016

Les auteurs de la revue francophone du Québec offrent des bibliographies assez équilibrées en ce qui a trait à la langue de publication (autour de 50% en français et le reste en anglais). Ces bibliographies s'avèrent davantage francophones lorsque les objets de recherche qu'ils traitent concernent des sociétés de l'espace francophone, mais les références bibliographiques de langue anglaise y sont toujours présentes. Les auteurs rattachés à des institutions non francophones qui publient dans la revue du Canada-anglais ne font pas mieux que les jeunes aspirants docteurs: les articles qu'ils signent comportent des bibliographies qui comptent en moyenne seulement 1,2% de titres en français.

Les exemples illustrés ici révèlent qu'il se développe deux démarches distinctes selon les espaces linguistiques des revues et des chercheurs, jeunes et moins jeunes, du Canada et du Québec. D'une part des chercheurs des institutions francophones qui puisent abondamment dans la production scientifique de langue anglaise. D'autre part, des chercheurs des institutions anglophones qui ignorent la production scientifique de langue française.

François Rocher (2007), examinant plus de 80 ouvrages scientifiques de référence sur la politique canadienne en arrivait à un constat similaire concernant l'absence des travaux produit par les francophones du Canada.

As was suspected from the beginning, the production and the reproduction of knowledge, from introductory textbooks to specialized studies, ignore an important portion of scholarly works. In a certain way, this situation is analogous to with the phenomenon of systemic discrimination (...) (Rocher, 2007, p. 849)

En somme, nous ne serions pas tout à fait en présence de deux solitudes puisque les auteurs de l'un des deux groupes linguistiques semblent largement faire état des travaux scientifiques de l'autre, sans que l'inverse puisse s'observer. Ce dernier constat concernant les pratiques des chercheurs de Canada anglais rejoint les observations relevées par certains observateurs au Royaume-Uni et qui avaient d'ailleurs conduit la direction de la prestigieuse *British Academy* à publier un avis politique important en 2009 et intitulé *Language Matters. A Position Paper*.

"In the social sciences, comparative studies and cross-national work in subjects such as politics, sociology and development economics requires knowledge of other languages. And researchers in all disciplines (including the natural sciences) need skills in spoken as well as written languages in order to take up and make the most of opportunities to study and work overseas, or collaborate with overseas partners. With the increasing development in collaborative work, and the large sums of money attached to such work by national and international agencies, lack of language skills inflicts a real handicap on scholars in many parts of the British

university system, and therefore weakens the competitive capacity of the system itself.” (British Academy, 2009, p.3)

Les auteurs de cet avis avaient aussi relevé les risques de cette situation pour la relève scientifique britannique.

“It has been observed that if ‘the research base’ of UK younger educated researchers in the humanities and social sciences is increasingly monoglot in character, it runs the risk of being marginalized, and will end up, as it were, world-famous only in England. “ (British Academy, 2009, p.5)

On se retrouve ainsi au Canada devant un nouveau paradoxe. D’une part, un unilinguisme dans les pratiques des milieux scientifiques anglophones qui semble inquiéter certains, du moins ceux d’une prestigieuse institution scientifique britannique, comme on vient de le voir. D’autre part, un marché de l’édition scientifique qui défavorise les publications en langue française et qui prolonge ainsi les pratiques administratives de promotion des universitaires et du financement des équipes de recherche qui elles encouragent fortement les scientifiques francophones à publier en anglais, voire qu’en anglais!

Certains se questionnent encore sur le caractère asymétrique de nos deux langues officielles. Il ne fait aucun doute que cette asymétrie est bien réelle en science au Canada et pose des défis importants qui nous permettent de faire quelques recommandations.

1. Fournir urgemment un meilleur appui aux revues scientifiques francophones. On peut affirmer qu’au Canada, la diffusion du savoir en français repose principalement sur le travail des artisans des revues francophones de recherche. Depuis quelques années, l’existence même de plusieurs de ces revues est menacée, faute d’un financement adéquat et/ou à la suite de coupures budgétaires malheureuses (Marcoux, 2015). Les quelques programmes canadiens d’aide aux revues savantes devraient être rapidement bonifiés afin de mieux accompagner ces revues francophones.
2. Favoriser la reconnaissance de la publication scientifique en français. Il faudrait absolument, non pas empêcher les chercheurs de publier en anglais, mais insérer dans différents concours canadiens (prix, subventions, etc.) des critères d’évaluation des chercheurs et des regroupements de recherche qui conduiraient à reconnaître leurs contributions à la diffusion du savoir en français.
3. Assurer l’expertise pour l’évaluation des demandes en français. La situation au Canada que nous venons de décrire fait en sorte que les mécanismes d’évaluation ne s’appuient pas sur une expertise adéquate permettant d’évaluer convenablement la qualité scientifique des revues francophones. Il faut corriger cette situation



Richard Marcoux, Professeur titulaire, Université Laval

Bibliographie

- British Academy, 2009. *Language Matters. A Position Paper*, 9 p. <https://www.britac.ac.uk/publications/language-matters>
- COSSETTE, Pierre, 2016. *Publier dans une revue savante*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, (2^e éd)
- EPRON, Benoit et Marcello Vitali-Rosati, 2018. *L'édition à l'ère du numérique*, Édition La Découverte, 128 pages.
- FARCHY, Joëlle et Pascal FROISSART, 2010. « Le marché de l'édition scientifique, entre accès « propriétaire » et accès « libre » », *Hermès, La Revue* 2010/2 (n° 57), p. 137-150.
- GINGRAS, Yves et Sébastien MOSBAH-NATANSONS . « Les Sciences Sociales Françaises Entre Ancrage Local Et Visibilité Internationale. » *European Journal of Sociology / Archives Européennes De Sociologie / Europäisches Archiv Für Soziologie*, vol. 51, no. 2, 2010, pp. 305–321.
- GINGRAS, Yves, 2014. *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raison d'agir Éditions, 122 pages
- GODIN, Benoit, 2002. Les pratiques de publication des chercheurs : les revues savantes québécoises entre impact national et visibilité internationale. *Recherches sociographiques*, 43(3), 465–498.
- HART, Chris, 2008. *Doing a Literature Review : Releasing the Social Science Research Imagination*, London, Sage Publications, 230 pages.
- HÉRAN, François, 2013. « L'anglais hors la loi ? Enquête sur les langues de recherche et d'enseignement en France », *Population et sociétés*, no 501, juin 2016. 6 pages.
- LARIVIÈRE, Vincent et Nadine DESROCHERS, 2015. « Langues et diffusion de la recherche : le cas des sciences humaines et sociales », *Découvrir*, Les mesures de la recherche, chronique du 18 novembre 2015.
- LEMERCIER, Claire, 2015. « Pour qui écrivons-nous? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 62-4 bis, pages 43 à 61
- MARCOUX, Richard, 2019. « Deux solitudes ou One and a half ? La langue des articles cités en bibliographie comme illustration des pratiques scientifiques en sciences humaines au Canada ». *Recherches sociographiques*, 59(3),435–449.
- MARCOUX, Richard, 2013. « Quelques éléments de réflexion sur la démographie, ses revues scientifiques et les enjeux de la publication en français », in Jean-Louis Dufays et Paul Servais (dir.), *Publier en sciences humaines. Enjeux, modalités, supports, diffusion*, Louvain-la-Neuve, Académia, 2013, pp. 53-58.
- MARCOUX, Richard, 2015. « Publications scientifiques. Les revues francophones abandonnées par Québec », *Le Devoir*, 22 septembre 2015, page A7
- MINON, Marc Thomas PARISOT et Stéphane BUREAU, 2015. « Les revues SHS de langue française à la croisée des chemins », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2015/5 (n° 62-4 bis), p. 71-82.
- NORTH, Xavier (2011). "« En quelle(s) langue(s) transmettre le savoir ? » Les termes du débat en France". *Language Education in Creating a Multilingual Europe*. In : Stickel, Gerhard / Carrier, Michael (eds.) : Francfort sur le Main, Peter Lang, 95-100, 2011
- ROCHER, F. et D. STOCKEMER, (2017). « **Langue de publication des politologues francophones du Canada** », *Revue canadienne de science politique*, Volume 50, Issue 1, 97-120 (2017)
- ROCHER, François. 2007. « The End of the "Two Solitudes"? The Presence (or Absence) of the Work of French Speaking Scholars in Canadian Politics ». *Canadian Journal of Political Science* 40 (4) : 833–857.
- ROCHER, Guy, 1973. *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise HMH, 344 p.
- SÉGUIN, Eve, 2014. "Science and the English language: nous connaissons la conclusion but what were the premises again?", *Découvrir*, La science c'est politique, chronique du 14 avril 2014.
- SÉGUIN, Eve, 2015. "Quand "English" rime avec "rubbish", *Découvrir*, La science c'est politique, chronique du 13 avril 2015.
- WARREN Jean-Philippe, 2014, « The End of National Sociological Traditions? The Fates of Sociology in English Canada and French Quebec in a Globalized Field of Science », *International journal of Canadian Studies*, vol. 50, p. 87-108.
- WINKIN, Yves, 2013. « Published, but perished anyway : que dire aux jeunes chercheurs », in Jean-Louis Dufays et Paul Servais (dir.), *Publier en sciences humaines. Enjeux, modalités, supports, diffusion*, Louvain-la-Neuve, Académia, 2013, pp. 107-122.
- WOUTERS, Paul et Rodrigo COSTAS, 2012. « Users, narcissism and control – tracking the impact of scholarly publications in the 21st century », Utrecht, SURFfoundation, 50 pages.